

ALAIN
BLOTTIÈRE

L'ENCHANTEMENT

roman

Calmann-Lévy

1786068

L'ENCHANTEMENT

16042

63478

L'ENCHANTEMENT

16042
63178

DU MÊME AUTEUR

Saad (Gallimard, 1980)

Le Point d'eau (Gallimard, 1985)

Intérieur bleu (Balland, 1990)

L'Oasis, Siwa (Quai Voltaire, 1992)

ALAIN | BLOTTIÈRE

823

L'ENCHANTEMENT

roman

Calmann-Lévy



DL-19081994-23598

ALAIN BLOTTÉRE

Saint (Gallien) 1980

L'ENCHANTEMENT

L'Œuvre, Saint (Gallien) 1980

roman

ISBN 2-7021-2354-6

© Éditions Calmann-Lévy, 1994.



J'ai longtemps hésité avant *à ma mère*
d'écrire ce que *(née Canetti à Constantinople)*

Non pas en raison de la crainte de ne pas
m'intéresser par content de divulguer les secrets
de fabrication du livre qu'il a signé — et que
j'ai rédigé — mais parce que cette histoire
n'intéressera personne. Comme toutes les his-
toires qu'il m'est arrivé d'écrire en mon pro-
pre nom, celle-ci s'attache aux détails vécus
seuls, mais intimes, d'un univers trop
particulier pour séduire le grand public.
D'autre part, elle rend compte de quelques
moments de la vie d'un homme et de son
que bien peu de lecteurs lui trouveront
intérêt. Enfin, parce que depuis que l'on
apparaît en littérature, on ne peut pas
de sa vie, je ne me souviens pas de
démarrer la légende de moi-même qui
aurait pu être l'histoire d'un homme
et l'histoire de son temps.

DL-1000000-23300

in the notes
(the Council & Commission)

1900-1901-1902-1903-1904
© William H. Brown, Inc. 1904



J'ai longtemps hésité avant de décider d'écrire ce que je sais du prince Sadruddin. Non pas en raison de la clause de silence qui m'interdit par contrat de divulguer les secrets de fabrication du livre qu'il a signé — et que j'ai rédigé — mais parce que cette histoire n'intéressera personne. Comme toutes les histoires qu'il m'est arrivé d'écrire en mon propre nom, celle-ci s'attache aux détails révélateurs, mais infimes, d'un univers trop particulier pour séduire le premier venu. D'autre part, elle rend compte de quelques secrets du prince si contraires à sa réputation que bien peu de lecteurs les croiront authentiques. Enfin parce que depuis sa mort, en apparence aussi mystérieuse que les tournants de sa vie, je ne me sentais pas le droit de démentir sa légende, de trahir ce qui semblait être sa dernière volonté : jeter une poudre éternelle aux yeux de ceux qu'il appelait les

« éblouis » ou les « enchantés » : vous et moi les gobeurs de fables. Lorsque peu de temps avant sa mort j'ai commencé à rédiger sur ses indications le roman de sa vie, je le voyais chaque jour, dans son palais du bord du Nil ou sa felouque de rêve, savourer ses mensonges avec la naïveté d'un enfant qui s'invente un père pilote de course et s'étonne presque de ne pas être cru par ses amis. Une naïveté qui alternait selon les heures avec une claire conscience de son destin, du poids que son seul nom chargeait sur ses épaules et qui tenait aussi, d'après lui, à un devoir d'illusion. Il voulait laisser de lui, apparemment, l'image dont il avait depuis son adolescence tumultueuse distillé les contours en trompe l'œil et les couleurs fausses. Et j'ai quelques scrupules encore, bien que ma décision soit prise, à la gommer d'un trait.

J'y pense sérieusement depuis un matin de mai plus gris que novembre — c'était il y a dix jours — quand j'ai su qu'un enfant venait de mourir dans les rues de Tanger percuté par un engin roulant de je ne sais quel rallye d'Afrique. Alors je me suis rappelé ce jour ensoleillé d'avril, à la lumière lavée par le vent qui venait du désert et se glissait dans la vallée du Nil, juste devant le palais du prince à Lesna, près d'Assouan. Je me suis senti mieux, le souvenir était confortable, apaisant, et je

m'y suis réfugié. J'ai revu le prince, vêtu d'une galabieh bleue à demi allongé sur les coussins du sofa de la terrasse, aspirant des gorgées de gin dans un verre à thé. Ce jour-là, on entendait dans la vallée le vacarme du rallye des Pharaons qui empruntait, entre Louxor et Assouan, la piste longeant la rive des morts. Dès le matin tous les enfants avaient déserté les écoles, ou les champs, les plages, pour voir passer en trombe les bolides d'un autre monde, juste avant, j'imagine, d'être aveuglés par la poussière. J'y serais bien allé, moi aussi, au moins pour leurs regards hallucinés et leurs rires conjurant la peur de ce monde sauvage, mais le prince m'avait retenu au palais prisonnier de l'invraisemblable histoire du ballon dirigeable en 1934 à Berlin, non mentionnée dans ses carnets, où il est encore question de sa romance avec Ingrid Mayor. L'entretien avait duré plusieurs heures, et l'enregistrement garde aussi en fond sonore le bruit des moteurs, jusqu'au retour du silence dans la vallée. Quelques enfants étaient venus se laver dans le fleuve, un peu avant le soir, ils avaient couru sur la plage en imitant ce bruit et en tournant des volants imaginaires avant de disparaître, puis on avait entendu le muezzin, les petites vagues sur la rive, tout était fini et j'avais rangé le magnétophone. C'est alors que le prince avait pro-

noncé une phrase, dont je me suis souvenu mot pour mot il y a dix jours. Je me suis levé pour l'écrire aussitôt sur une page blanche : « J'ai envie de pleurer, souvent, depuis toujours, pour rien, à des moments qui tombent comme la nuit. » Mots que personne au monde ne croirait être sortis de la bouche de Sadrud-din, dernier prince des Mille et une nuits sur la terre, mais qu'il a prononcés pourtant, à voix basse, sans me regarder, comme s'il s'agissait du secret d'un homme sur le point de mourir et qui veut s'en délivrer. Cela se passait au début de mon séjour, mais je n'avais déjà plus de lui l'image que chacun se fait. J'avais deviné dès les premiers jours, dissimulé sous l'édifice monumental, un souterrain de mélancolie. J'allais peu à peu en connaître certaines parties, seulement quelques-unes. Mais ce soir-là, bien plus abasourdi par ces mots que je ne l'avais été plus tôt par le fracas du rallye, je n'avais pas su l'aider à parler davantage et donc il n'avait plus rien dit.

Le prince ne m'a jamais révélé spontanément ses secrets, cela va de soi, et j'ai dû tout au long ménager ses humeurs, ou saisir au vol un silence qui semblait en dire long, ou mettre au jour les invraisemblances, pour qu'il consente à les avouer une fois le magnétophone éteint. Mes stratagèmes n'étaient pas

des tortures et je ne lui ai rien volé. D'ailleurs, une fois lancé dans cette face cachée de lui-même, il n'avait plus aucune réticence à m'en exhiber les parcelles les plus sombres et semblait, une fois dites, plus heureux que jamais. Je me demande toujours si j'ai été dans sa vie son seul confident, si ma qualité de nègre à son service n'était pas indispensable à sa liberté de parole. Celle-ci s'alimentait bien sûr de la certitude que j'étais un grand professionnel de la langue tenue, au même titre qu'un valet de chambre, un médecin ou un prêtre, mais plus encore, peut-être, de la complicité qui s'établit naturellement entre tous les fabricants d'illusion. Il savait que j'avais écrit des romans, que les Mémoires rédigés pour les autres contiennent souvent une bonne part de fiction, et sans doute n'était-il pas fâché de montrer à un connaisseur combien il possédait lui aussi l'art de tirer les ficelles du vrai et du faux, avec en plus la supériorité qu'il avait sur moi d'y engager sa propre vie. Mais il y avait surtout, je suppose, dans ce plaisir de la confidence, le très banal soulagement du secret qu'on dépose comme un poids trop longtemps porté. Tout son destin de prince mondialement célèbre, garant du prestige de sa lignée, tombait ainsi de ses épaules une ou deux fois par jour en toute sécurité.

Je n'ai jamais été si sûr de rien qu'en pensant

au prince Sadruddin, depuis mon ultime départ de Lesna. Il m'arrive aussi de me demander, par exemple, si ses révélations d'une vérité secrète n'étaient pas également fictives, du moins certaines d'entre elles non pas invraisemblables mais suffisamment étonnantes pour me troubler. Car les carnets du prince — collection de trente-neuf agendas dont le premier date de 1930 et le dernier de 1980 —, où il notait au jour le jour le menu de sa vie, étaient à la fois si lacunaires et si lapidaires qu'ils ne pouvaient suffire, même s'ils démentaient parfois la légende, à établir la vérité. Lacunaires parce qu'il manquait de longues périodes, lapidaires car les événements y étaient rapportées sans aucun commentaire dans un style télégraphique et souvent codé, tel que la plupart des personnages et des lieux cités n'apparaissaient que par une initiale. De la même manière, il m'arrive de me demander si dans ses confidences n'entrait pas l'intention plus ou moins consciente qu'elles soient un jour révélées. N'avait-il pas souhaité en moi, mieux qu'un nègre enchaîné au silence, un écrivain capable de donner à sa vraie vie une dimension, une profondeur, qui vaudraient l'éclat superficiel de sa renommée ? Et puisqu'à coup sûr viendrait bientôt le temps de ses biographes, fins limiers qui feraient le tour du monde, détecteurs de

mensonges, n'avait-il pas voulu me lâcher, pour que je m'en serve un jour, quelques bribes d'une vérité qu'il jugeait *a priori* moins dégradante que la leur ? Toutes ces questions ne trouveront jamais leur réponse.

Hier donc, après dix jours d'hésitations, trois pages de souvenirs épars auxquelles mes scrupules réservaient un sort bien incertain, mon principal employeur, l'éditeur parisien d'*Au bord du fleuve*, autobiographie de Sadrud-din, m'a prévenu de la parution prochaine à New York des Mémoires de Geoffrey Lawson, qui fut pendant dix ans le secrétaire du prince. La rumeur parle de révélations sur la vie privée de Sadrud-din qui feront grand bruit. Donner, en disant publiquement ce que je sais du prince, quelques notes intimes susceptibles de le défendre face au concert scandaleux qui s'annonce m'a semblé dès lors un motif possible de trahir mon engagement. Le même jour, la nouvelle de la mort d'un concurrent dans ce rallye africain prenait, dans les journaux du soir, mille fois plus d'importance que celle de l'enfant dix jours plus tôt dans les rues de Tanger, et j'ai pensé que moi seul pouvais tenter d'expliquer pourquoi le prince était souvent au bord des larmes. Ces deux événements, à deux heures d'intervalle, ont fini par emporter ma décision.

Le premier jour sur le Nil, dans la felouque du palais toute blanche qui m'emmenait d'Assouan à Lesna vers midi, abrité du soleil par un vélum qui couvrait tout le pont, j'ai à peine vu les roseaux des rives, l'eau bleue, les rochers de granit rose d'où s'envolaient des oiseaux. Je n'ai regardé, furtivement, que la femme assise devant moi. Elle me souriait quand nos regards se croisaient, et c'était un sourire rassurant, protecteur, au milieu de tout ce paysage inconnu. Elle s'était installée juste avant moi sur le pont, avec l'air indifférent et assuré de celui qui fait un trajet quotidien. Elle devait avoir vingt-cinq ans. Elle était habillée, comme la plupart des citadines égyptiennes, d'une robe droite à manches longues couvrant tout son corps du cou aux talons. Le tissu de la robe était imprimé de larges bandes diagonales grises et mauves. Elle était aussi coiffée d'un foulard gris qui cachait les

cheveux et les oreilles et s'enroulait autour du cou. La pudeur islamique n'épargnait donc que son visage et ses mains. Elle se tenait assise toute droite sur son banc, le visage tourné vers la rive qu'elle ne regardait pas vraiment, plutôt songeuse, se sachant observée.

Tout le reste glissait devant mes yeux. Je ne pensais qu'aux événements qui m'attendaient. Je ne redoutais pas le caractère du prince, qu'on disait ombrageux mais dont j'étais sûr de m'accommoder. Je craignais plutôt d'étouffer entre les murs de son palais, prisonnier de mille contraintes, donc incapable de travailler. Dans ce pays inconnu fait de lumière éblouissante où je pénétrais comme un aveugle, dans un domaine isolé où régnait un monarque absolu, comment pourrais-je rester maître de mes moyens ? Le silence respectueux du vieux Nubien qui tenait la barre ne m'aidait pas à sortir de cette bulle opaque. Il m'avait accueilli à l'embarcadère d'Assouan de la même manière que le chauffeur à l'aéroport, avec déférence, comme si j'étais un personnage aussi important que le prince. Dix minutes plus tard il a manœuvré entre des rochers pour gagner l'autre rive, celle du désert occidental, et c'est là qu'a paru le palais blanc, après une rangée d'eucalyptus. Mes craintes ont redoublé car il ressemblait à

un bateau échoué sur une plage, et j'ai imaginé la vie d'équipage qu'on devait y mener, confinée, disciplinaire, réglementée par les manies du capitaine. J'étais toujours aveuglé par mes craintes et je n'ai pas vu le jardin, la terrasse du grand salon et les balcons des chambres, toutes les voûtes, les arcades, les lignes courbes très pures qui donnaient à l'ensemble une douceur contraire au rectiligne d'une prison. Le vieil intendant indien, Amiraly, m'attendait près du ponton : le prince s'excusait de ne pouvoir m'accueillir, il était en plein travail, mais nous nous rencontrions pour le dîner, si je voulais bien le suivre il allait me conduire dans mes appartements. Nous avons traversé le jardin, longé la piscine vide, la jeune femme assise dans la felouque s'est dirigée devant nous vers le palais puis a disparu. J'ai pensé qu'elle devait être une employée, peut-être une secrétaire. Amiraly m'a demandé avec son fort accent anglais si j'avais fait bon voyage, précisant aussitôt que c'était une question idiote, puisqu'un vol en avion ne méritait pas le nom de voyage, et qu'il recommandait toujours aux amis du prince de venir en bateau... « mais vous ce n'est pas le même choose, vous êtes veniou pour travailler ». Toutes les portes-fenêtres de la façade étaient ouvertes et nous sommes entrés dans le grand hall. L'intendant m'a

montré de loin le salon, puis la salle à manger où volait un rideau blanc et qui m'a paru presque vide. Je crois avoir remarqué dès cet instant l'impressionnante hauteur de plafond dans toutes ces pièces, et le parquet laqué blanc recouvert d'une multitude de tapis. J'ai suivi l'intendant dans l'imposant escalier jusqu'au premier étage, puis dans le long couloir qui menait à l'appartement qu'on m'avait réservé. J'avais une chambre prolongée par un balcon qui donnait sur le jardin et le fleuve, une pièce attenante où l'on m'avait installé un bureau, une salle de bains antique mais parfaite. L'intendant m'a montré le bouton d'une sonnette qui servait à appeler le personnel. Rien de tout cela ne ressemblait au décor que j'avais imaginé. Il y avait beaucoup de blanc, de bois, les meubles étaient beaux mais simples et légers, sans autre recherche que celui du confort, plus précisément d'une confortable oisiveté. Un palais d'hiver, c'est-à-dire d'été, bord de mer et corps mouillés, conçu pour savourer paisiblement les courants d'air et la lumière. Le seul luxe véritable tenait en une superficie minuscule, un *Motiv von Hammamet* de Klee, simple aquarelle cubiste aux tons fruités posée sur un mur bleu pâle. Mais je venais d'arriver, je n'avais pas encore vu le prince, et mon anxiété m'empêchait d'apprécier à sa juste

mesure la sobre élégance de cet espace aussi lumineux qu'un matin d'été, dont j'appris plus tard qu'il avait été l'appartement de Farag, le seul fils légitime du prince, mort à dix-neuf ans comme Toutankhamon.

Je me préparais à redescendre pour visiter les lieux quand un serviteur nubien m'a apporté une enveloppe de la part du prince. Elle contenait une photo noir et blanc d'un visage de femme un peu flou, probablement des années 30 ou 40, très beau, et une lettre signée par Sadruddin : *Cher Monsieur Paille, je vous prie de bien vouloir décrire ce visage par des mots et de me transmettre votre texte avant ce soir. Nous en parlerons au dîner, à vingt heures.* Moins d'une demi-heure plus tard mes valises étaient refermées. J'ai sonné, demandé qu'on les porte jusqu'à la barque blanche. Le vieux Nubien a paru surpris de me revoir, mais a mis en marche son moteur sans dire un mot. J'avais gardé dans ma poche la lettre de Sadruddin, dont le texte laconique et comminatoire avait confirmé mon intuition : au fond, ce travail n'était pas pour un nègre tel que moi, disputé par quatre ou cinq éditeurs, habitué à être traité avec un minimum d'égards et, surtout, peu disposé à supporter des contraintes superflues. Je m'en voulais d'avoir succombé, par orgueil, à la renommée du prince, d'avoir signé ce contrat presque

sans condition, pour le simple plaisir maniaque d'ajouter à ma collection l'un des hommes les plus fascinants du siècle. En même temps je me félicitais de ne m'être pas soumis et d'avoir risqué ce petit stratagème. L'expérience m'a montré qu'un nègre, s'il veut réussir son travail, doit toujours contrecarrer les plans de son partenaire. D'abord parce qu'il trouve dans ce conflit le minimum d'énergie conceptuelle indispensable, ensuite parce que l'autre, dans une position confortable, serait trop enclin à la paresse. Mais cette fois la lutte me semblait, avant même d'avoir commencé, trop inégale pour m'y risquer de front, à découvert, sans arme secrète. La retraite s'imposait.

Les hautes herbes du fleuve ont à nouveau glissé devant moi, plus intactiles encore, comme rêvées. Les images de Lesna s'évaporeraient déjà dans l'irréalité du fleuve et de ma présence en ces lieux, sauf une peut-être, qui me suivait sans perdre sa matière, celle du visage de cette femme sur la photo. Je l'avais laissée sur le couvre-lit blanc, en pleine lumière. Portrait flou, qui devait être l'agrandissement d'un détail d'une autre photo, d'une femme qui ne posait pas et regardait ailleurs avec des yeux tristes et baissés, pensive, tellement lointaine qu'on se demandait si l'absence n'était pas le principe même